

N° 6, 7 ET 8 JUIN—JUILLET—OCTOBRE

1913

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOGOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOGOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1913

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR
S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

- a) Classe de Philologie,
- b) Classe d'Histoire et de Philosophie,
- c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International“ qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1913. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 6, 7 et 8.

Juin—Juillet—Octobre.

1913.

Sommaire. Séances du 9 et du 16 juin, du 4 et du 7 juillet, du 13 et du 20 octobre 1913.

Résumés: 12. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 avril 1913.

13. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 mai 1913.

14. JAN PTASNIK. La famille des Fugger en Pologne.

15. BIBLIOGRAPHIE.

S É A N C E S

I. CLASSE DE PHILOGIE.

SÉANCE DU 9 JUIN 1913.

PRESIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. JÓZEF TRETIK présente son travail: „*Bohdan Zaleski en France (1831—1838)*“. *Contribution à l'histoire de l'emigration Polonaise.*

Le Secrétaire présente le travail de M. ZDZISŁAW JACHIMECKI: *L'oeuvre de Marcin Miłczewski, compositeur polonais du XVII^e siècle*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. MAURCY MANN: *Le problème de la division en périodes appliqué à l'histoire de la littérature*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de philologie du 21 mai 1913.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1913.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. IGNACY CHRZANOWSKI présente son travail: „*Les jugements de la postérité sur le Miroir (Zwierciadło) de Nicolas Rey*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 avril 1913 ¹⁾.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 mai 1913 ²⁾.

SÉANCE DU 13 OCTOBRE 1913.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. JÓZEF TRETIK présente son travail: „*Quelques remarques sur le roman de Sigismond Krasinski, intitulé: Herbut*“.

M. TADEUSZ GRABOWSKI présente son travail: „*Eusèbe Słowacki et la critique littéraire au commencement du XIX siècle*“.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 JUIN 1913.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. BOLESŁAW ULANOWSKI présente son travail: „*Valentin Kuczborski, chanoine de la Cathédrale de Cracovie († 1572)*“.

Le Secrétaire présente un article de M. MACIEJ LORET: „*Actes inédits des Archives Impériales de Vienne concernant le séjour de Nicolas I à Rome*“.

¹⁾ Voir Résumés p. 46.

²⁾ Voir Résumés p. 47.

SÉANCE DU 4 JUILLET 1913.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. JAN DĄBROWSKI: „*Elisabeth, reine de Hongrie*“.

SÉANCE DU 20 OCTOBRE 1913.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. BRONISŁAW MALINOWSKI: „*De l'influence des croyances primitives sur la différenciation sociale (Théorie du Totémisme)*“.

Résumés

12. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 29 kwietnia 1913. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 29 avril 1913*).

M. le Comte George Mycielski donne lecture d'un mémoire concernant un portrait du prince héritier Ladislas-Sigismond Wasa, le futur Ladislas IV. Ce portrait, le seul authentique que l'on connaisse, fut peint par P. P. Rubens, en 1634. Au début de sa communication M. Mycielski résume ses études précédentes sur les rapports de la peinture flamande avec la Pologne, rapports certainement antérieurs pour Cracovie à l'an 1590. C'est à cette époque, entre 1580 et 1613, que Jacques Mertens d'Anvers séjourne dans la capitale de la Pologne entouré de tout un groupe d'artistes flamands, et d'élèves d'origine polonaise. Dans les années suivantes la Pologne reste toujours en contact avec la Flandre. En 1621 est placée à l'église collégiale de S. Nicolas à Kalisz, la magnifique „Descente de la Croix“ de Rubens qu'on y voit encore aujourd'hui. En 1624, le prince Ladislas Wasa fait en Flandre un séjour de près de deux mois, et passe quelques semaines à Bruxelles. C'est à ce moment que Rubens peint, en septembre, un beau portrait du prince héritaire destiné à l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, régente de Hollande. On le connaissait depuis cette date, par la remarquable gravure tout à fait contemporaine de Paul de Pont, ainsi que par le portrait ovale, à l'huile, qui se trouve à la galerie Durazzo-Pallavicini à Gênes et que Max Rooses considérait comme l'oeuvre originale du maître. M. Mycielski avait toujours eu des doutes sur cette attribution : aujourd'hui il est heureux de soumettre à la Commission la photographie du merveilleux portrait original qui naguère

encore se trouvait dans une collection anglaise, et qui appartient actuellement à M. Scott, marchand de tableaux à Paris. Le portrait de Gênes présente dans quelques détails certaines différences avec la gravure de Paul de Pont; il ne reproduit d'ailleurs que le buste, tandis que l'original, nouvellement découvert, nous montre le prince presque jusqu'aux genoux, et de plus est absolument identique avec la gravure. C'est un des plus beaux portraits peints par Rubens, et il appartient à la plus brillante période de l'activité de l'artiste. Et comme facture, et comme coloris, et comme vigueur éclatante, on peut hardiment le comparer aux plus beaux portraits du maître justement admirés à Vienne, à Paris et à Anvers.

M. Ptaśnik communique une note sur un azur dont faisaient usage les peintres en Pologne au XV-e siècle, et dont jusqu'ici on ignorait la provenance. En Flandre, aux archives de Bruges, entre autres documents et comptes attestant que dès la fin du XIII-e siècle il y eut entre ce pays et la Pologne des rapports commerciaux très suivis, on voit par un acte de l'année 1485 que dans les mines de Chęcin, au XV-e siècle, on trouvait un azur qui non seulement était employé en Pologne mais fort recherché à l'étranger.

M. Léonard Lepszy résume le mémoire de M-me Wicherkiwicz sur „Jean Dill, orfèvre de Poznan (Posen).“ Dans les „Acta Consularia“ et dans les livres de la corporation des orfèvres, qui sont conservés aux archives de Poznań, nous trouvons des indications qui permettent d'établir que Jean Dill travailla dans cette ville de 1616 à 1660. Cette information est d'autant plus importante que jusqu'ici on ignorait l'origine et le lieu de séjour de ce remarquable artiste dont un dessin a été publié par feu M. Sokolowski dans les Comptes rendus de la Commission.

M. Turczyński est élu Secrétaire pour 1913 et 1914.

13. **Posiedzenie Komisji do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 27 maja 1913 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 mai 1913*).**

M. Thadée Szydłowski présente un compte rendu de son travail: „Introduction critique à l'étude de l'oeuvre de Wit Stwosż“. C'est le premier chapitre d'une monographie étendue consacrée à l'art de Stwosż et de son temps. L'auteur expose qu'il est nécessaire de ré-

sumer et de comparer les résultats jusqu'ici acquis par la critique au sujet de Wit Stwosz, afin de pouvoir s'orienter dans la genèse de ce talent et d'en déterminer le caractère national. Il était d'autant plus indispensable de le faire que dans ces dernières années cette question avait donné lieu à quelques attaques passionnées contre la science polonaise.

C'est après 1830 que les Polonais ont hautement revendiqué Wit Stwosz comme un des leurs, et prétendu que son art avait pris naissance à Cracovie. Ambroise Grabowski découvrit dans les archives toute une série de documents permettant de soutenir ces assertions. Cependant il ne réussit pas à trouver des données positives, ni au sujet de la naissance de Stwosz, ni en ce qui concerne ses premiers pas dans la carrière artistique ; et s'il affirme que Stwosz était né et avait été élevé à Cracovie, ce n'est qu'une pure hypothèse, bien en accord avec le patriotisme local de son auteur. Les archéologues qui plus tard s'occupèrent de Stwosz, admirèrent comme indiscutable l'affirmation de Grabowski. F. M. Sobieszczanski, E. Rastawiecki, J. Łepkowski, quelques autres encore, grâce à l'effervescence romantique qui régnait alors, firent de Stwosz le génie le plus expressif de l'idéal chrétien, le maître incomparable, l'envoyé de Dieu, la gloire la plus éclatante de la nation polonaise.

Ce n'est qu'à partir de 1880 qu'on a commencé à s'occuper scientifiquement de l'histoire de l'art en Pologne, et d'étudier avec plus de sang-froid la légende de Stwosz. Les dernières générations de nos historiens ont établi que l'on ne saurait attribuer à l'art de Stwosz une origine locale et qu'évidemment cet art tire son origine de l'Allemagne méridionale. C'est feu M. Sokolowski qui, dans ses „Etudes sur la sculpture en Pologne au XV-e et XVI-e siècle, fit ressortir les attaches étroites qui relient avec l'école de Nuremberg les monuments de l'époque de Stwosz que nous possédons. Cette conclusion fût confirmée par la découverte de l'acte où était relatée l'histoire de la construction de l'autel de Notre-Dame, acte dans lequel Stwosz est qualifié de „Alemanus de Norimberga“.

Toutefois la question était loin d'être complètement élucidée : pour déterminer exactement l'origine de son art on manquait de documents précis et péremptoirs. M. Sokolowski s'était surtout intéressé aux tryptiques qui, sous l'influence de Stwosz, avaient alors été sculptés en Pologne, et de l'importance de l'atelier de cet artiste à Cracovie. M. Kopera a tracé une monographie do-

cumentée de l'oeuvre de Stwosz dans la capitale de la Pologne; cependant nous ne possédons encore aucune étude approfondie sur le caractère individuel de l'artiste en regard de l'art de son époque, qui, lui non plus, n'a jamais été bien analysé.

La science allemande a poussé plus avant ses recherches, et, grâce à la récente monographie de Lossnitzer, est parvenue à éclaircir plusieurs des problèmes rattachés à Stwosz. Il faut surtout signaler dans ce livre l'excellent exposé de la genèse de l'art de Stwosz. Ce n'est pas seulement Nuremberg qui fut le berceau de cet art, mais il est très vraisemblable que Stwosz travailla quelque temps à Passau dans l'atelier de Nicolas de Leyen qui, vers 1470, exécuta dans cette ville la plaque tumulaire du tombeau de l'empereur Frédéric III, car cette plaque est sans aucun doute le modèle dont s'inspira Stwosz pour son tombeau de Casimir Jagellon. Entre les oeuvres cracoviennes de Stwosz et l'art méridional allemand il y a parenté accusée, et nous devons admettre comme certain que lorsque l'artiste arriva à Cracovie, il y apporta une individualité déjà tout acquise et bien déterminée; au contraire il serait impossible d'appuyer sur des données concrètes et positives qu'il forma son style à Cracovie même.

Il est vrai que M. Ptaśnik dans son mémoire: „Etudes sur Stwosz et sa famille“, par une interprétation ingénieuse des sources archivales essaye de démontrer que Stwosz était Polonais, né à Cracovie, qu'il n'était certainement pas Allemand. Néanmoins les arguments à l'appui de cette thèse ne semblent pas décisifs ni suffisants à M. Szydłowski, et il considère comme tout à fait invraisemblable un premier séjour de Stwosz à Cracovie avant 1477, date à laquelle il quitta Nuremberg pour venir dans la capitale de la Pologne.

Après avoir fait la critique de tous les travaux auxquels a donné lieu la question Stwosz, M. Szydłowski s'arrête à la campagne de M. L. Stasiak et examine les 60 thèses formulées par cet écrivain à la fin de l'ouvrage „Revendication de notre bien“. Il trouve que la plupart de ces allégations ne reposent sur aucune base solide. En terminant M. Szydłowski expose le programme de sa monographie de Stwosz et des artistes de son temps.

14. DR. JAN PTAŚNIK. *Fuggerowie w Polsce. (Die Handelsbeziehungen des Fuggerschen Hauses zu Polen).*

Das seit 1803 gefürstete Geschlecht der Fugger ist aus sehr unscheinbaren Anfängen hervorgegangen. Der Urahn des Geschlechtes war Landmann und Barchentweber im Dorf Graben bei Augsburg; im Jahre 1367 siedelt er nach der Stadt über und erwirbt sich hier ein gewisses Vermögen, das dann von den Söhnen vermehrt wird, so daß einer von ihnen zum Ältesten der Augsburger Weberzunft gewählt wird. Von den mehreren Söhnen Jakobs, der 1469 stirbt, sind die bedeutendsten Ulrich und Jakob, der das geistliche Kleid ablegt und infolge seines hervorragenden Geschäftssinnes den Grund zu der weltbedeutenden Rolle des Hauses Fugger legt. Der fuggerischen Firma: „Jakob Fugger und Gebrüder“, steht er bis zu seinem Tode vor. Einträglicher als Handel mit Gewürzen, Seide und Tuch erscheint ihm der Geldhandel, und er verlegt sich auf Bergbauunternehmungen. Da er dem Erzherzog Sigmund bedeutende Geldsummen verschafft, gelangt er in den Besitz von Silberbergwerken in Tirol und Kärnten, besonders wertvoll gestaltet sich aber die Ausbeutung der dazumal sehr reichhaltigen Bergwerke in Schwaz, endlich erwirbt er auch das Recht, die nordungarischen Bergwerke zu exploitiern, von wo Kupfer nach allen Gegenden Europas versandt wird. Der Handel mit ungarischem Kupfer hat die finanzielle Weltmacht der Fugger begründet, so daß das Haus von nun an maßgebenden Einfluß auf die Weltpolitik der damaligen Zeit gewann; jeder Krieg, den die Habsburger führen, wurde ermöglicht durch Kreditbeschaffung von seiten des Fuggerschen Hauses, ja sogar die Kaiserwahl Karls V. kam nur infolge der Geldunterstützung durch Jakob zustande und soll 850000 Gulden gekostet haben, wovon der Herrscher dem Hause Fugger allein 543000 schuldete. Als hernach der Kaiser in lässiger Weise seinen Verpflichtungen nachkam, warf ihm Jakob im J. 1522 in brüsker Weise Undank vor mit dem Bemerkem, daß er sehr wohl die Wahl Franz I. hätte durchsetzen können, wenn er sich auf die Seite des französischen Königs geschlagen, oder auch nur seinen Kredit dem Habsburger entzogen hätte. Die Fugger traten nun am päpstlichen Hofe an die Stelle der Medizeer als Banquiere des päpstlichen Stuhles; alle Einnahmen aus Kollekten für die apostolische Camera nahmen den Weg durch ihre

Hände, ja auch Bischöfe bedienten sich ihrer Vermittlung bei Übersendung der „servitia communia“ nach Rom. Es darf auch nicht wunder nehmen, daß oft ihr Einfluß bei Besetzung von Probsteien, ja sogar von Bistümern maßgebend war und ihre Fürsprache manchmal mehr galt als das Machtwort gekrönter Häupter. Es ist auch in der Tat keine Übertreibung, wenn Ulrich von Hutten von ihnen sagt, daß durch ihren Seckel alle Bullen, Dispensen und Benefizien gehen müssen und daß man in Rom durch ihre Einflußnahme allein alles erreichen kann, was man will. Ihrer Unterstützung verdankte es auch Albrecht von Brandenburg, daß er in seiner Hand das Erzbistum von Magdeburg und Mainz vereinte. Zu diesem machtvollen Einfluß ist nun das Haus Fugger durch die ungarischen Bergwerke gelangt, und die Beziehungen mit Ungarn haben sie den Krakauer Bürgern Turzo, die ihre Handelsverbindungen auch mit Polen vermittelten, zu verdanken.

Im Mittelalter lag in Polen der gesamte Handel und die Bergbauindustrie fast ausschließlich in fremder Hand. Das älteste Bergbaugesetz aus der Zeit Leszeks des Weißen erwähnt „Romani sive Teutonici“, die sich in Polen mit Bergbau befassen und die ihr heimisches Recht erhalten. Im Laufe des XIV und XV Jhs. ruht die Leitung der königlichen Salzbergwerke vorwiegend in den Händen von Italienern aus Genua, Venedig und Florenz, auch von Krakauer Deutschen, in seltenen Fällen auch von Juden. Die Entdeckung der Bleigruben in Trzebinia soll durch den Nürnberger Klaus Kesinger zustande gekommen sein, der an der Spitze einer Nürnberger Unternehmerkompanie steht und dann auch 1415 das Dorf Trzebinia von dessen Besitzern Dersław und Johann Karwacian käuflich erwirbt; er ist es auch, der dann das Bergwerk in Luszowee bei Sławków entdeckt. Als erster, der die Schwefellager bei Swoszowice ausbeutet, ist uns bekannt ein gewisser Kristin. Das ganze XV Jh. hindurch werden Nachforschungen nach Erzvorkommen in den verschiedenen Teilen Polens von Fremdlingen angestellt und unter ihnen ist daran auch die Familie Turzo (Turzo, Torzo, Torso) beteiligt. Diese ist wahrscheinlich von italienischer Herkunft, denn schon seit alten Zeiten lebt bei Udine eine Familie Torso (Famiglia del Torso in Friuli durante il dominio patriarcale sec. XIII, XIV et XV fino all'anno 1420). Gegen das Ende des XIV Jhs. finden wir unter den angesehenen Familien in Nordungarn auch die Turzos, in ihren Besitz das Dorf Betlemfalva, und unter diesem Namen (de Be-

tlemfalva) begegnen wir ihnen in Urkunden. Am Beginn des XV Jhs. werden Handelsverbindungen mit Polen angeknüpft, so daß Johann Turzo sich in J. 1464 veranlaßt sieht, sich in Krakau niederzulassen und das Krakauer Stadtrecht anzunehmen; er verheiratet sich zweimal: das erste Mal mit Ursula, der Tochter des Hanusz Bem, dann mit Barbara, der Tochter des Hanusz Beck; der ersten Ehe entsprossen fünf Kinder: Johann, Georg, Stanislaus, Magdalena und Margarete, der zweiten drei: Alexius, Johann der Jüngere, Ursula und Katharine. Turzo und sein Sohn Georg werden sogar Krakauer Ratsherren.

Nun hat sich dieser Turzo, gerade so wie Jakob Fugger, seine kaufmännische Bildung in Venedig erworben und befaßte sich nach seiner Ankunft nach Krakau nicht nur mit Handel, sondern verlegte sich auch auf Bergbauindustrie; zusammen mit Johann Tesznar sucht er nach Erzkvorkommen in Mogiła bei Krakau und gründet im J. 1495 ein Kompaniegeschäft zur Ausbeutung von Bergwerken in der Tatra, wobei er eine bereits bestehende Grube von einer finanziell schwächeren Firma erwirbt. Aber schon vorher hat er es mit Bergbauunternehmungen in Deutschland und Ungarn begonnen und erwirbt, resp. pachtet seit 1493 — soweit unsere Nachrichten reichen — die Gruben in Neusohl, Göllnitz und Kremnitz. Es waren Kupfer- und Silberbergwerke. Das hier gewonnene Kupfer wurde aus Ungarn schon früher über Polen nach dem Auslande ausgeführt, und zwar ohne vorher von Silber geschieden zu werden (*cuprum sic inseparatum simul cum ipso argento de ipso regno semper educitur*); Turzo beschließt nun, Kupferschmelzen zu bauen, die zum Scheiden von Kupfer und Silber dienen sollten. Da zu diesem Zwecke bedeutende Kapitalien benötigt werden, so schließt er ein Kompaniegeschäft mit Jakob Fugger; die Kompanie erhält dank der kräftigen Unterstützung von seiten König Albrechts und der Königin Mutter Elisabeth im J. 1496 in ganz Ungarn das Vorrecht, solche Schmelzanstalten zu gründen, *officinas sive confatoria separantia argentum a cupro vulgo zagar huthen nuncupata*. Über die ungarischen Schmelzen fehlen uns aus dieser Zeit nähere Angaben, dagegen wissen wir, daß eine solche Schmelze bei Krakau, eine andere in Erfurt und eine dritte in Friaul errichtet wurde und daß für dieselben das erforderliche Rohmaterial aus Ungarn bezogen wurde, ferner daß das hier geschiedene reine Kupfer oder reine Silber von Krakau nach Osten nach den ruthenischen Ländern oder auf der Weichsel nach Danzig

und von dort meist nach Antwerpen, von Friaul nach Venedig und überhaupt nach Italien, von Erfurt nach Nürnberg und weiter nach Westen ausgeführt wurde. Die geschäftliche Verbindung wird durch zwei Heiraten gefestigt: Georg Turzo, Johanns Sohn, heiratet Anna Fugger, Tochter Ulrichs, eines älteren Bruders von Jakob, dagegen nimmt Raimund Fugger Turzos Tochter Katharina zur Frau. Die Verbindung mit dem Hause Turzo ist für die Fugger von weittragender Bedeutung, da die Turzos als Krakauer Bürger und Ratsherren das Vorrecht genießen, in ganz Polen Handel zu führen, und da die Einschränkung durch das Niederlagsrecht, auf Grund dessen aus Ungarn kommende Ware in Krakau eingelagert werden mußte, sie nicht verpflichtete. So ist es auch zu erklären, daß die Turzos, obwohl die Basis ihres Wohlstandes und Reichtums sich in Ungarn befindet und sie auch gezwungen sind, sich meist dort aufzuhalten, umsomehr da Johann Turzo und nach dessen Tode (1508) sein Sohn Georg das Amt der Berggrafen in Ungarn bekleiden und für Ungarn in Kremnitz Münzen prägen, dennoch auf ihr Krakauer Bürgerrecht nicht nur nicht verzichten, sondern auch ihr Ratsherrnamt nicht niederlegen. Erst im J. 1517 verläßt Georg Krakau endgültig, begibt sich nach Augsburg zu seinen Schwiegereltern, wo er auch nach vier Jahren stirbt. Doch ehe Turzo die Stadt verläßt, sichert er sich und den Fugger das wertvolle Handelsmonopol; es wird ihnen in den Jahren 1518, 1521 und dann noch 1524 verliehen, so daß sie nun nicht nur Kupfer, sondern auch Blei aus Polen ausführen, ohne hiefür irgendwelche Abgaben zu entrichten; dieses Vorrecht wurde ihnen in Anerkennung der großen Verdienste verliehen, die sie sich um den König und das Land erworben hatten. Was waren das für Verdienste? Vor allem lieferten sie Silber für die Krakauer königliche Münze, und die Fugger hatten es verstanden, in Rom die Interessen des königlichen Hauses in entsprechender Weise zu wahren, besonders bei Besetzung von Benefizien und Bistümern, endlich erwiesen sie sich immer hilfsbereit, wenn es sich darum handelte, königlichen Oratoren an den Höfen in Wien, Madrid und Rom das nötige Bargeld vorzuschießen. So kommt es auch, daß Sigmund der Alte seinen Einfluß verwendet, wenn es sich darum handelt, ihre Handelsinteressen in Ungarn zu fördern; als den Turzo und Fugger im Jahre 1525 infolge einer gegen sie erhobenen Anklage, daß sie zu Gunsten der Habsburger wirkten, ihre Güter eingezogen wurden, und Alexius Turzo sogar in den Kerker geworfen

wurde, verwendet sich der polnische König für ihn bei seinem Neffen Ludwig, entsendet zu diesem Zwecke sogar einen eigenen Gesandten Nipszyc, welcher nach neunmonatlichem Aufenthalt die Wiedereinsetzung der Fuggers in ihre Rechte durchsetzt, was auch für Krakau von großem Wert war, da an den geschäftlichen Unternehmungen der Fugger in Ungarn auch manche Krakauer mit ihnen verwandte Familien, die Fogelwerders, Zebarts und Krupkas beteiligt waren. Dennoch erlitt die Kompanie einen Verlust von über 200000 Gulden, denn obwohl dieser Betrag von Ludwig durch Bergwerke in Siebenbürgen sichergestellt wurde, so gestalteten sich die politischen Verhältnisse in der Folge so ungünstig, daß an eine Verwertung der Vorrechte nicht gedacht werden konnte. Jakob war das Haupt des Kompaniegeschäftes; als es nun nach seinem im J. 1526 erfolgten Tode zur Abrechnung zwischen den Teilhabern kam, betrug das Anlagekapital 297889 Fl. 11 ung. Den., der Anteil der Turzo 148694 Fl. 55 ung. Den., wovon nach Johanns letztwilliger Verfügung ein Viertel, d. h. 37873 Fl. 63 Den., den Erben Georgs, der Rest den übrigen Kindern Johanns, also Johann, Alexius, Margarete, Magdalene und Katharina zufiel. Der dritte Teil des Kapitals wurde samt Zinsen den Erben bar ausgezahlt, der übrige Teil zur Fortführung der Geschäfte der Kompanie verwendet. Da aber das im Jahre 1524 erworbene Recht, Kupfer durch Polen über Danzig und weiter nach Westen auszuführen, auf den Namen des Hauptes der Kompanie, also Jakob Fuggers, gelautet hatte, so mußte es für die Neffen des Verstorbenen, Anton Raimund und Hieronymus, erneuert werden. Nun bewarben sich aber um dieses Vorrecht auch die Welser, welche in Ungarn einige Bergwerke erworben hatten. Diese Bemühungen hatten schon bei Lebzeiten Jakobs begonnen, und dieser war auch auf der Hut, daß die Interessen der Kompanie nicht durch die Konkurrenzbestrebungen der unerwünschten Nebenbuhler gefährdet werden; durch seinen Vermittler Georg Hegel in Krakau werden 300 Zentner Welsersches Kupfer in Krakau mit Beschlag belegt, da die Welser weder das betreffende Handelsrecht besaßen, noch Krakauer Bürger waren, als daß sie das Niederlagsrecht hätten umgehen können. Zwar hatten die Welser einen mächtigen Beschützer in Karl V., welchem es auch gelingt, für die Sache seiner Schützlinge den polnischen Orator am Madrider Hofe, Dantiscus, zu gewinnen, aber trotz dieser Unterstützung gelang es den Welser doch nicht, das gewünschte Vor-

recht zu bekommen. Dieses Vorrecht erwerben nun die Fugger im J. 1527, da die Turzo, obwohl sie mit ihren Kapitalien an dem Unternehmen beteiligt sind, der Kompanie nicht mehr vorstehen. Für das Durchfuhrsrecht bis nach Danzig unter Umgehung von Krakau müssen jetzt die Fugger an die Stadt eine jährliche Abgabe von 400 Gulden entrichten und verpflichten sich, dem Gemeinderate Kupfer um 15 Groschen und den Krakauer Bürgern um $7\frac{1}{2}$ Groschen billiger zu verkaufen. Der Vertrag wurde für 10 Jahre geschlossen, u. zw. mit dem Vorbehalt, daß es den Fugger gestattet sei, auch polnisches Blei zu verkaufen und Nachforschungen nach Erzvorkommen anzustellen. Später erneut, bleibt der Vertrag bis zum J. 1548 bestehen, von nun an verzichtet die Firma darauf, obwohl die Stadt selbst eine Wiedererneuerung anbietet, obwohl die Handelsverbindungen mit Polen nicht aufgegeben werden und die Erben der Turzo sich von den Geschäften auch nicht zurückziehen, sondern ihre Kapitalien in dem Unternehmen belassen. Ja, es wird sogar eine Bergbau-Kompanie unter der Firma Anton Fugger gegründet, und als Teilhaber treten die mit ihm durch die Familie Turzo verwandten Stanislaus Borek, Stanislaus und Nikolaus Salomon, die Boners, die Decius, ferner Sladkowski, Alexius Starzewski von Starzew und noch andere ein. Die Kompanie investiert sehr bedeutende Kapitalien in dem Bergwerk in Luszowce bei Sławków in den Besitzungen der Krakauer Bischöfe, um den früheren Betrieb herzustellen, und es werden der Firma durch zwei bischöfliche Privilegien v. 1541 und 1550 sehr bedeutende Vorteile eingeräumt.

Von den Krakauer Bürgern sind an dem Fuggerschen Unternehmen mit ihren Kapitalien beteiligt: Leonhard Fogelwerder mit seiner Frau Magdalene, sowie die Töchter Johann Turzos: a) Magdalene, verheiratet zuerst an Max Mölich aus Breslau, dann an Georg Zebart aus Krakau (dieser Teil wurde hernach unter die drei Töchter Magdalene, Katharina und Elisabeth, Frauen von Erasmus und Hans Betman und den Sohn Hans Zebart aufgeteilt); b) Margarete, Konrad Krupkas Frau (dieser Teil wurde in sechs Teile aufgeteilt unter die Töchter Euphrosyne, Margarete, Susanne und Anna, Frauen von Hans, Christof, Jobst und Jörg Schilling, ferner Ursula, Frau von Stanislaus Gutteter, und den Sohn Konrad). Noch im Jahre 1560 haben die Krupkas ihre Anteile in dem Fuggerschen Unternehmen, und die Geschäfte werden in Krakau durch einen Vermittler, Paul

Rosocha, betrieben, doch ist der früher so schwunghaft betriebene Kupferhandel bereits aufgegeben worden. Seit 1548 sind andere Augsburger Bankiere und Industrielle an ihre Stelle getreten, und zwar führen den Handel bis zum J. 1560 Manlich und Kompanie, in der Zeit 1560—1570 Link und Komp. und bis zum J. 1586 Paller und Komp. In diesem Jahre tritt die Stadt Danzig mit Ansprüchen an das Unternehmen heran und verlangt Abgaben, was zur Folge hat, daß sich die Augsburger Großindustriellen von Geschäften mit Polen zurückziehen, umsomehr da infolge starker Einfuhr von Metall aus der Neuen Welt die ungarischen Bergwerke an Bedeutung verlieren. Bis zum J. 1586 belassen die Augsburger Handelshäuser ihre Faktoreien in Krakau.

Die Fugger haben infolge ihrer finanziellen Beziehungen zu den Habsburgern einen großen Teil Vermögens eingebüßt; erhalten blieb ihnen nur der große, in früheren glücklicheren Zeiten erworbene Landbesitz, dem sie später ihre Erhebung in den Fürstenstand verdanken. Die Turzo zogen sich sehr bald zurück; infolge ihrer geschäftlichen Verbindung mit dem Fuggerschen Hause gelangen sie sogar zu größerem Einfluß als die Fugger. Dank der nachdruckvollen Unterstützung Jakob Fuggers werden zwei Söhne Johann Turzos, Johann der Ältere und Stanislaus Bischöfe von Breslau und Olmütz. Alexius wird zur Regierungszeit Ludwigs II. „magister tavernicorum“, dann Palatin von Ungarn und gewinnt für seine Familie in männlicher Linie die Zipser Grafschaft, welche im Besitz der Turzo bis zum Erlöschen des Stammes, also bis zum Beginn des XVII Jhs. verbleibt.

BIBLIOGRAPHIE.

15.

I. Classe de philologie.

»Archiwum Filomatów. Część I. Korespondencya 1815—1823«
 (*Archives des Philomates. I partie. Correspondance 1815—1823*), 8-o,
 vol. I, p. XIX et 486; vol. II, p. 435; vol. III, p. 437; vol. IV, p. 441;
 vol. V, p. 490.

»Biblioteka pisarzy polskich«. (*Bibliothèque des écrivains polonais*), Nr. 65, 8 o, p. 60.

»Biblioteka pisarzy polskich«. (*Bibliothèque des écrivains polonais*), Nr. 66, 8-o, p. 78.

JACHIMECKI ZDZISŁAW. »Tabulatura organowa z biblioteki klasztoru św. Ducha w Krakowie z r. 1548«. (*La tablature d'orgues de l'année 1548 provenant de la bibliothèque du Couvent du St. Esprit à Cracovie*), 8-o, p. 58.

KRYŃSKI MIROSLAW. »Z ruskich notat djalektologicznych«. (*Notes dialectologiques russes*), 8-o, p. 30.

LORENTZ F. »Teksty pomorskie czyli słowińsko-kaszubskie«. (*Textes poméranien ou slovino-cachoubes*), I livraison, 8-o, p. 265.

MERCZYNG HENRYK. »Szymon Budny jako krytyk tekstów biblijnych«. (*Szymon Budny. Sa vie et ses oeuvres*), 8 o, p. X et 178.

PAULISZ ZYGMUNT. »Biblia „Królowej Zofii“ (Sárospatacka) w rękopiśmie a w wydaniu Małeckiego«. (*La Bible de la reine Sophie (de Sárospatak) d'après le texte original et l'édition de Małeczki*) 8-o, p. 42.

PELEŃSKI JÓZEF. »Halicz w dziejach sztuki średniowiecznej na podstawie badań archeologicznych i źródeł archiwalnych«. (*La ville de Halicz en Galicie et son importance pour l'histoire de l'art au moyen-âge*), 4-o, p. 207 et XII, 85 planches.

RUDNICKI MIKOŁAJ. »Przyczynki do gramatyki i słownika narzecza słowińskiego«. (*Contributions à la grammaire et au lexique du slovén*), 8-o, p. 245.

»Sprawozdania Komisji do badania historii sztuki w Polsce«. (*Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne*), vol. IX, fasc. I—II, folio, pp. 300 et CLXXX, 290 planches et 6 tables.

SZYJKOWSKI MARYAN. »Myśl Jana Jakóba Rousseau w Polsce XVIII w.«. (*L'influence des idées de J. J. Rousseau en Pologne au XVIII siècle*), 8-o, p. 270.

TRETIAK JÓZEF. »Bohdan Zaleski na tułactwie. 1831—1838«. (*Bohdan Zaleski en France 1831—1838*), 8-o.

UŁASZYN HENRYK. »Przyczynki leksykalne. 1. Gwara złodziejska z około roku 1840«. (*Contributions lexicologiques: 1. Argot des voleurs en Pologne vers 1840*), 8-o, p. 17.

WINDAKIEWICZOWA HELENA. »Studia nad wierszem i zwrotką poezji polskiej ludowej«. (*Le rythme dans la poésie populaire en Pologne*), 8-o, p. 97.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

KĘTRZYŃSKI STANISŁAW. »O elementach chronologicznych dokumentów Kazimierza Wielkiego«. (*Étude critique sur les éléments chronologiques dans les documents de Casimir-le-Grand*), 8-o, p. 101.

PROCHASKA ANTONI. »Protazego Biskupa poselstwo do Polski r. 1471«. (*La mission politique de l'évêque Protais en Pologne en 1471*), 8-o, p. 14.

»Rocznik Akademii Umiejętności«. (*Annuaire de l'Académie Impériale des Sciences de Cracovie*), Année 1912/13, 8-o, p. 265, 2 planches.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcją

Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1913. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

24 Grudnia 1913.

